

L'Abonné de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, sous le pont de Bienville.

POUR LES 'ETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

ON SE SOLDEMENT AU PRIX REDUIT DE 50 PERENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Date: Du 18 mai 1912. Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

SOMMAIRE.

2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'actualité. Je vais me tuer. 5me PAGE. Faits Divers. Le Banc des promesses. 6me PAGE. Gardé à vous. La Boîte aux Lettres, René Bazin, de l'Académie française. Le Crime du Moulin, au Moulin du Crime, Emile Bergerat. Cuisine. 8me PAGE. La poésie. Mondanités. Les trois Bonheurs d'Aline.

LA SITUATION DU MINISTERE CANALEJAS.

Les Cortès, dont la session avait été suspendue depuis dernière crise du cabinet Canalejas, ont repris leurs travaux et voilà remise en question l'existence, toujours chancelante, et jamais close, de ce ministère multiforme. C'est le 9 février dernier que M. Canalejas a célébré le deuxième anniversaire de son arrivée aux affaires. Mais depuis ses débuts le cabinet a subi tant de heurts et de remaniements qu'aujourd'hui tous les ministres de 1910 - à l'exception du président du conseil et du ministre d'Etat, M. Garcia Prieto - ont disparu, remplacés par de nouveaux venus. Si le ministère a survécu, c'est surtout parce que ses compétiteurs possibles ne se soucient pas de prendre la main, tant que dureront les interminables négociations avec la France. Malgré l'intransigence qu'affectent les journaux, bien des gens se demandent en Espagne si, depuis un an, la politique de la monarchie à l'égard de la France a répondu à l'intérêt du pays. M. Canalejas ayant noté l'imbroglie, on veut le lui laisser dénouer : rien de plus naturel. D'autre part le bilan gouvernemental du parti libéral, au terme de ces deux années, est bien léger. Certes la fortune ne l'a pas favorisé, il a trouvé dans les bagages de ses prédécesseurs la guerre du Rif, l'émérite de Barcelone, le mécontentement général de l'opinion : toutes raisons de vivre un jour le jour, en négligeant les réformes. M. Canalejas n'a pas manqué de profiter de cette exoner. La question religieuse est demeurée en suspens; de même la loi sur les associations et de même la réorganisation de l'enseignement. En matière économique, les octrois ont été supprimés. Mais la taxe abolie en principe subsiste en fait, partielle et déguisée, sous la forme d'un droit de poids et mesures, et se dégrade de plus en plus, d'autant plus inquiétant, qu'il est plus incertain, et que le contribuable paye énormément l'impôt de remplacement sur les loyers. En matière militaire, la loi sur le service obligatoire a supprimé les « cinq cents francs ». Mais il y a toujours de nombreux privilégiés qui, moyennant une prime plus ou moins élevée, ne sont astreints qu'à brèves périodes d'instruction. Il est dans ces conditions, assez compréhensible que les républicains dénoncent la faillite du programme libéral, et déjà l'on peut prévoir que leur réquisitoire sera plus sévère et les négociations avec la France n'aboutissent pas, M. Lerroux,

chef du parti radical, vient de déclarer à l'assemblée générale que ce parti a tenu à Saragosse que chez M. Canalejas le courtisan l'a emporté sur le réformateur et qu'en conséquence les radicaux lui retirèrent leur appui moral. M. Canalejas a cherché à donner aux républicains une commission d'étudier la réforme de la loi des Juridictions de 1905, qui défère aux tribunaux militaires les délits de presse contre la patrie ou l'armée. Mais cette concession ne suffit pas. Il convient, il est vrai, d'ajouter que les républicains, qui comptent trois représentants au Sénat et quarante-huit à la Chambre, sont divisés et qu'en outre le seul sentiment qui leur soit commun, c'est-à-dire la crainte de voir les conservateurs revenir au pouvoir, fait le jeu de M. Canalejas.

De ce côté encore par conéquent, apparaissent pour le ministère des signes de faiblesse, mais non de mort. Entre les républicains qui redoutent les conservateurs et les conservateurs qui redoutent la responsabilité, M. Canalejas peut vivre. Cette existence sera précaire demain comme hier. Le désagréable incident provoqué par M. Gasset, ancien ministre du cabinet qui accuse M. Barroco, ministre de l'intérieur, de fraudes électorales, n'est pas pour le fortifier. Mais de là à prévoir une crise générale, il y a loin. D'ailleurs un ministère conservateur serait dans une position délicate. Il lui faudrait dissoudre les Cortès et procéder à de nouvelles élections. Or il n'y a pas de budget, puisque la loi de finances de 1911 a été prorogée pour 1912 et que la Constitution n'autorise pas deux prorogations successives. De là des difficultés presque insolubles, aggravées par le coût de la politique marocaine. M. Canalejas a donc des chances de durer, qu'il doit moins à sa force qu'à la faiblesse de ses adversaires. Cette situation pourrait d'ailleurs se modifier si les négociations avec la France d'un pas part, le problème financier d'autre part demeuraient sans solution.

Les débuts de Maeterlinck.

Maurice Maeterlinck, dont la Belgique va fêter le prix Nobel, n'est pas des débuts faciles. Il les raconte ainsi. Ses parents l'avaient obligé à faire son droit. « Etudier le droit, c'est se promener parmi des ruines, dans un cimetière qui serait aussi un chantier de construction. Je ne me sentais pas du bâtiment. La vie et la pensée avaient pour moi un autre attrait. Devenu avocat par la grâce des diplomates, je me suis trouvé avoir à défendre d'office quelques causes criminelles; mais les assassinats, les incendiaires et les sauteurs n'ont au fond, du moins ceux que j'ai rencontrés, qu'une psychologie monotone et radi-camentaire; ils fournissent des échantillons d'une humanité qui n'a souvent rien d'humain. Je me lassai vite de ce métier. Ajoutez que l'éloquence n'est pas mon fort, vous vous en apercevez. Les lauriers de Cicéron ne m'empêchaient pas de dormir. Ainsi, un beau jour, je quittai la toga et pris le train pour Paris. J'ai fait, en plein Quartier Latin, une saison littéraire d'un an. Je m'y liai avec des poètes : Mik-El, Pierre Quillard, Jean Ajalbert, Nona fondone, une revue, « La Pléiade », qui est une destinée plus courte que nos espérances. J'ai approché alors un homme qui a exercé l'influence la plus directe sur mes idées : Villiers de l'Isle-Adam. A mon retour en Belgique, je publiai mon premier volume de vers, « Les Serres Chaudees », composé de pièces écrites à Paris et bientôt suivi de mon premier roman, « La Princesse Maléa ». Cet essai dramatique a été tiré à vingt-cinq exemplaires seulement. Nona l'avons imprimé, un de mes amis et moi, avec une machine à bras; c'est moi-même qui tirmais la roue. Je le donnai, comme on fait des photographies, à des amis, à des intimes. Le premier numéro, je l'ai adressé à Mallarmé. « Grand, que mes débordements littéraires inquiétaient, me regardait d'un mauvais oeil. » Ce fut un article d'Octave Mirbeau, dans le « Figaro », qui lança Maeterlinck.

On demande des candidats

En ces jours où toute la France s'occupe des élections municipales, on peut lire à Tavers, charmante commune du Loiret qui compte un millier d'habitants, l'affiche suivante : République française Commune de Tavers Election municipale du 3 mai 1912. ON DEMANDE DES CANDIDATS. Tavers est le village dont M. Jules Lemaitre fut maire. Il a énergiquement refusé de poser sa candidature cette année.

La comtesse de Castiglione.

La comtesse de Castiglione, à qui M. Lollée vient de consacrer un livre, avait-elle le mauvais oeil ? Elle raconte qu'un commissaire de police qui voulait la traquer vers la fin de sa vie, mourut le lendemain ! « Car ce la présence de la comtesse demandée un de nos confrères, qui entraîna aux noces du prince Amédée, duc d'Aoste, avec la princesse Marie delta Cisterne, la série de malheurs qu'elle signala elle-même dans un récit resté jusqu'ici inédit ! En tout cas, à ce mariage tragique, les morts succédèrent aux morts. « Ainsi, la première dame d'atours fut trouvée pendue tenant dans ses doigts crispés le corset fleuri destiné à la mariée; le colonel chargé du service d'escorte fut frappé d'insolation; le concierge du palais ducal de Turin fut trouvé baignant dans son sang; le premier témoin se fit sauter la cervelle; le chef de la gare où les époux princiers devaient prendre le train fut écrasé par la locomotive; enfin, le comte de Castiglione, aide de camp de Victor-Emmanuel, tomba cheval et eut la poitrine broyée par les roues d'un carrosse... Il parait que Victor-Emmanuel eut peur ce jour-là et quitta Turin précipitamment.

La fiancée des Cannibales.

Une jeune Américaine, miss Ida Vera Simonton, raconte, dans le « Macmillan Magazine », le voyage audacieux qu'elle a fait dans le continent noir. Partie de la côte du Congo française, elle a remonté le fleuve Ogobe, traversé les nouvelles frontières du Cameroun allemand et atteint le cœur de l'Afrique. Elle se glorifie d'être la seule femme qui soit allée si loin sans une escorte de blancs; elle s'enorgueillit encore plus d'être la seule civilisée que vingt-trois cannibales aient demandés en mariage. Avec une modestie charmante, elle déclare que ses attraits y sont pour peu de chose et que c'est plutôt l'étrangeté de son teint pâle qui inspira à ces monarques l'ambition de la conquérir comme un objet rare. Ce fut dans les environs de la station française, de Lambarene qu'elle rencontra son premier soupirant, un chef Mkompi d'Orogon, qui, ayant appris l'arrivée d'une femme blanche, avait fait plusieurs jours de marche pour venir au-devant d'elle, muni de tous les présents qui peuvent séduire une coquette : coqueaux, tantes et autres objets galants. Miss Ida Simonton ne se sentait pas alors en goût de mariage; elle tenait, d'autre part, à ne pas méconter cet amon-reux vorace. Sachant qu'il avait douze femmes, elle s'excusa en disant qu'elle était fort superstitieuse et que, dans son pays, on se fatigait à attacher au chiffre 13. Aussitôt le chef Mkompi offrit de sacrifier une de ses épouses. Comme elle hésitait encore, il crut en découvrant la raison : « Tu te trouves trop maigre, dit-il. Mais n'en sois pas inquiète. Nous connaissons le moyen d'aplanir la beauté. » Ce moyen, miss Ida Simonton le connaissait aussi. Il consistait à bousiller les femmes de bananes et de régime, en effet, transformer, dans quelques semaines, une fillette de dix ans en jeune ténébreuse. Mais la voyageuse ne se laissa point tenter. Après un mois de séjour à Lambarene, elle poursuivit sa route, escortée de soldats coloniaux, originaires de Madagascar. Elle visita plusieurs tribus anthropophages et retourna dans toutes le même succès. Le bruit s'étant répandu qu'elle avait refusé un puissant souverain, tous les chefs, à l'envi, ambitionnaient la gloire d'être plus heureux. Il fallut à Miss Simonton beaucoup de diplomatie pour écarter toutes ces candidatures sans froisser des monarques qui avaient le bras long, les dents plus longues encore. Elle réussit, à force d'adresse, à revenir jeune fille comme elle était partie. On parlait long-temps, dans le continent noir, de cette femme singulière, dédaigneuse des grandeurs et si étrangement dépourvue d'ambition.

FEMMES DE LETTRES.

Une romancière, Mme Arel, vient de faire une conférence sur « la journée d'une femme de lettres ». Elle a décrit, avec une humeur un peu chagrine, tous les ennuis du métier. Il paraît que les romancières et les poétesses, pour lesquelles les petits ennuis de la femme du monde (car toutes se piquent de l'être) se surajoutent aux désagréments de la vie littéraire mément la plus cruelle existence. C'est donc l'appât du martyre qui pousse tant de femmes à écrire. Mais, avec les hommes d'aujourd'hui, il est si facile à une femme d'être martyre ! Si les romancières renonçaient au ba-ble ?

Je vais me tuer.

Mme. Szymar s'attardait au fumer de notre compagnie. Elle secoua d'un doigt distraite la cendre blanche d'une minuscule cigarette, aspira deux bouffées et toussota précieusement. « Voici, dit-elle. Nous étions, cette année en Haute-Savoie, dans le stupide hôtel posé au sommet du Vabrin. Le bridge, les soirées dansantes formaient des distractions peu variées; aussi organisait-on journellement de grandes promenades à pied. J'adore les sentiers à peine tracés dans les forêts de sapins ou les pelouses semées d'arnica; je m'engageai donc dans toutes les parties. « Nous nous étions mis en route, ce jour-là, de bon matin pour atteindre le Pic des Saisis. Un point de vue unique, nous promettait-on, un mur d'émeraude coupé net au-dessus du gouffre et surplombant la vallée de Saint-Gervais, sur un fond de montagnes roses. « J'étais la seule femme. Mes cinq compagnons, qu'une rapide intimité d'hôtel avait fait mes inséparables, me considéraient comme un camarade. Je n'avais de flirt avec aucun d'eux, ils ne pouvaient découvrir chez moi le moindre soupçon de coquetterie; le plaisir sain et fort que nous prenions à ces promenades n'était troublé par rien d'équivoque. Tous m'inspiraient une confiance absolue. « Sauf cependant Raoul Durandy. « Celui-là portait une énigme dans son regard noir. C'était un jeune homme trop brun, trop mélancolique, trop seul. Ses mains très fines m'agaçaient. Je ne pouvais supporter sa façon prétentieuse de plier son annulaire gauche, dans le but évident de nous montrer un rubis assez gros, monté sur une curieuse bague arabe. « Que faisait-il parmi nous ? Il riait peu, nous glaçait parfois de son silence et paraissait étranger à notre joie de vivre. « Dire qu'il avait été jusqu'ici avec moi de la plus grande correction serait insuffisant. Ses yeux ne rencontraient point les miens, il manifestait à mon égard une indifférence totale, un peu méprisante même et dont tout autre femme qui moi eût pu s'offenser. « Je ressentais, en lui parlant, non pas un trouble, mais une gêne. Il m'inspirait un peu de crainte, un peu de curiosité; car une souffrance à la fois nonchalante et fatale donnait une expression étrange à sa physi-onomie. « Après deux heures de marche, nous étions parfaitement égarés. Plusieurs routes se présentaient; nous avions recueilli des renseignements contradictoires et ne pouvions nous mettre d'accord sur le raccourci à prendre. « J'optais vigoureusement pour un sentier qui grimpait en serpent au flanc d'une pelouse et se perdait là-haut sous un petit bois; la majorité du groupe opinait pour une autre direction. J'allais me rallier malgré moi à l'avis général, lorsque Raoul Durandy sortit de son mutisme pour me donner raison. Il me proposa de m'accompagner par mon chemin, tandis que les autres suivraient le leur. « J'aurais dû refuser! Je n'eus pu encore discerner nettement ce qu'il me fit accepter. Sans doute ne voulais je pas me donner un démenti; j'éprouvais aussi une petite peur délicate que rien ne semblait jusqu'alors justifier. « Bientôt, Durandy et moi, nous nous trouvâmes seuls en pleine montagne, sans rien à l'horizon que des bouquets d'arbres et des murs de gazon. Nous allions d'un pas égal; il s'appuyait légèrement sur sa canne ferrée, se retournant de temps à autre pour voir si je le suivais d'assez près. Il m'adressait quelques banalités générales sur la marche, le bon air, l'inconvénient et l'avantage des raccourcis. Je lui répondis du bout des dents, intimidée tout à coup, saisie d'une appréhension bête. « Comme on est seuls ! « Il avait dit cela d'une voix un peu étanglée, semblant se parler à lui-même. Je songeai alors que j'ignorais il y a trois semaines l'existence de Raoul Durandy. Je ne savais, aujourd'hui encore, rien de lui, et je me trouvais seule, à plus d'une heure de marche de toute habitation, seule avec cet étranger. Je compris mon imprudence et proposai : « Décidément, les autres avaient raison, il vaut mieux

revenir sur nos pas, nous ne savons où nous allons.

Il hésita un moment; ses lèvres m'offrirent l'énigme d'un sourire. « Nous voici arrivés, madame; le pic des Saisis est là devant nous; encore quelques centaines de mètres, et nous touchons au sommet. « M. Durandy, selon toute apparence, ne se trompait pas. Je voyais au-dessus de moi la ligne verte du sommet rejoignant la ligne bleue du ciel. Reculer maintenant, c'eût été m'avouer à moi-même ma peur. Vraiment mon compagnon n'avait rien fait qui expliquât ce manque de confiance. Je me méprisai de mon effroi irraisonné, de ma terreur enfantine, et nous allâmes ainsi, je ne sais combien de temps, vers cette ligne qui toujours reculait au fur et à mesure que nous avan-cions. « Un instant de repos, s'il vous plaît ! « J'avais émis ces mots d'une voix blanche; ils coupèrent le silence émerveillant, amplifié par le murmure du vent dans la vallée, par le chant monotone des ruisseaux sur la pente. Nous avions atteint une grande altitude je humais à pleins poumons cet air violent qui verse dans le corps une vie plus intense, plus rapide, qui précipite les temps, affole le cœur... « Mon compagnon, sans répondre, continua sa marche; je pensai qu'il n'avait pas entendu. « Je suis à bout de souffle, monsieur Durandy, reposons-nous ! « Son pas méthodique s'obstina, exaspérant; je perdais tout sang-froid. « Monsieur Durandy! Monsieur Durandy! arrêtez-vous ! Brusquement, il se retourna, vifra ses yeux dans les miens, et, sans préliminaires : « Suzanne ! « Vous ne pouvez comprendre l'impression que me fit mon nom, mon nom intime sur les lèvres de cet homme au regard fixe, fascinant, fou. « Nous étions maintenant à dix mètres du sommet; quelques pas encore, et nous atteignons à l'étroit plateau qui défiait la pluie. Je m'étais déjà un loim là, derrière moi-gence, de la chaîne du mont Blanc. Audessous de nous, c'était, je le savais, le précipice insupportable, le gouffre. « Mon compagnon voulut me tendre la main pour m'aider à franchir les derniers pas; je refusai, étonnée; alors il s'arrêta lui-même et s'écria : « Suzanne ! « Je lui criai : « C'est indigne, votre plan-santerie est stupide, vous êtes un goujat... « Raoul Durandy s'était assis; il me confia longuement son regard et parla d'une voix lente : « Pardonnez-moi, madame, si j'ai voulu prononcer votre nom. Ne craignez rien. Suis-je un homme à craindre... Regardez-moi. « Il était extrêmement pâle et paraissait supporter une souffrance intolérable. Il poursuivit : « Il y a des circonstances qui excusent tout; j'en puis réclamer à cet instant le bénéfice. « Vous êtes fou ! « Non, voyez mon visage, gémez une voix, dites s'il mentent. Cette heure est unique, je vais me tuer ! « Je ne trouvais aucune parole à lui répondre; j'avais pressenti, semblait-il, cette scène qui ne m'étonnait pas tant elle me paraissait fatale et nécessaire. L'énigme entière de ce visage se révélait à moi soudain; cet homme cachait la mort en lui. Comment ne l'avais-je pas deviné ! Cet homme allait mourir, je n'en pouvais douter une seconde. « Il répéta : « Suzanne ! Suzanne ! Laissez-moi remplir tout mon être de votre nom, c'est un peu de vous que j'emporterai ! « Je n'avais ni terreur, ni pitié; j'étais tendue vers lui, les dents serrées, paralysée, étouffée. « Suzanne ! Vous me dé-testez, vous ne m'avez donné que votre haine et votre dédain, mais peut-être garderez-vous de moi un souvenir sans amertume dans le secret de votre cœur. Je vais me tuer ! « En quelques enjambées, il avait gagné le flanc. Moi, je restai là, étendue sur la pelouse inclinée, quelques mètres au-dessous de lui. Je voyais sa grande silhouette se découper sur le ciel et je devinais, derrière lui le trou sans fond où il allait se précipiter ! « Je criai : « Raoul ! Raoul ! « Il me livra ses yeux courbus et se laissa glisser sur le côté, doucement. Sa chute

avait détaché quelques grosses pierres que j'entendis rebon-dir.

« Une heure après, je m'éveillai, stupide. J'appelai. Je voulais monter jusqu'au plateau, mais un vertige me prit à la seule pensée d'entrevoir le précipice. Je descendis au hasard, la tête vide, portée par une ivresse étrange; je m'égarai parmi des chemins à peine tracés. Je n'aurais jamais pu retourner à l'hôtel si, vers le soir, deux douaniers ne m'avaient recueillie, harassée, ébriée. A l'hôtel, j'eus la présence d'esprit de laisser croire à un simple accident qui s'était passé sous mes yeux, et, tandis qu'on allait rechercher le cadavre, je restai au lit, délirante. « On explora sans résultat le gouffre ce soir-là et les jours suivants; le précipice est avare des corps de ses victimes. Une semaine après, j'allai moi-même, avec un groupe de voyageurs, au pic des Saisis, planter une croix sur le lieu de l'accident. Je ne pus retrouver l'endroit où j'avais vu Raoul Durandy, debout, pour la dernière fois. « Maintenant, mes chers amis, imaginez, si vous le pouvez, l'impression de folie, l'angoisse atroce dont je fus possédée en rencontrant l'hiver suivant, au Caire, dans une salle de casino, Raoul Durandy, jouant aux petits chevaux. J'aurais cru à un cas phénoménal de ressemblance si je n'avais reconnu à son aloft la bague au rubis dont j'avais conservé un souvenir exact. Il se vit démasqué, et avant que j'aie pu faire un mouvement, il se perdit dans la foule. « Vous pensez bien que je voulais avoir la clef du mystère. Raoul Durandy se nommait, au Caire, Luigi Baiocchi. « Le plateau derrière lequel j'avais disparu l'été précédent, sous mes yeux, n'était pas le pic des Saisis, mais un col in-offensif; il ne dominait pas un précipice, comme je l'avais cru; on y accédait de l'autre versant par une pente douce en tout point pareille à celle où je me trouvais. Le pseudo-suicide n'avait en qu'à se laisser glisser pendant quelques mètres sur la pelouse, puis, descendant tranquillement, il avait rejoint la route d'Alberville, où des autos publiées font le service. « Il laissait en mourant un héritage peu avantageux, qui s'évaluait à l'aifir par une valeur et quelques vêtements et au passif par une note d'hôtel et 5,000 francs empruntés à un vieux diplomate. « C'est le coup du suicide, un coup assez classique, paraît-il. J'ignore si Raoul-Baiocchi s'est jeté depuis du haut des Pyramides, mais j'ai dû renoncer, quant à moi à l'énigme mystérieuse dont cette légende m'avait parée. C'est pour moi rien laisser subsister que je vous ai raconté jusqu'au bout ma désolante aventure.

La Délégation française au 3me Centenaire de Champlain.

On lit dans « France-Amérique » sous la signature de M. Gabriel Hanotaux : Je ne rappellerai pas les titres de Champlain. Il fut un des pionniers de la civilisation européenne en Amérique; il a fondé Québec; il a découvert le lac qui porte son nom; il a eu l'idée de la réunion de la Louisiane au Canada par le Mississipi, dessinant ainsi l'esquisse de ce que devaient être les Etats Unis; il a projeté le percement de l'isthme de Panama. Il fut un très grand homme, et en plus un bon homme, un brave homme. Sa physiologie, placide et grave, résume les traits les plus frappants et les mieux choisis du type français. Que ce nom ne soit pas oublié par delà l'Océan, pas plus que celui de Marquette, des Cavaliers et de tant d'autres qui ont laissé des vestiges toujours vivants de leur pensée et de leur action sur les terres nouvelles, voilà ce que nous touche au cœur et c'est ce mouvement de l'âme qui nous porte, dans un esprit de reconnaissance, vers ceux qui ébient le monument porte-lumière, pour leur dire, tout simplement : « merci ! » Bientôt, une œuvre plus considérable encore et dont le promoteur fut un Français, le canal de Panama, rapprochera de nouveau les deux noms : France-Amérique. Si la ceinture d'argent qui entoure désormais le monde est achevée, si les grands axes de la planète sont modifiés, c'est Ferdinand de Lesseps, un grand dévoué, un grand dévoué, nous en souvient de ses services à bas, pourquoi hési-tions-nous à les rappeler ici ? « En quelques enjambées, il avait gagné le flanc. Moi, je restai là, étendue sur la pelouse inclinée, quelques mètres au-dessous de lui. Je voyais sa grande silhouette se découper sur le ciel et je devinais, derrière lui le trou sans fond où il allait se précipiter ! « Je criai : « Raoul ! Raoul ! « Il me livra ses yeux courbus et se laissa glisser sur le côté, doucement. Sa chute

Général Brogère, A. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, Vie de Caix, Heurteau, délégué général du Conseil d'Administration de la Compagnie d'Orléans, vice-présidents : Cte Robert de Vogüé, trésorier; Gabriel-Louis Jary, auditeur au Conseil d'Etat, secrétaire général.

Le numéro de mai continue la série d'articles très remarqués sur les chemins de fer en Amérique, par un article du baron d'Anthouard, ancien ministre de France au Brésil, sur les chemins de fer du Brésil. Egalement dans ce numéro se continue l'étude sur les relations des ports et centres commerciaux de la France avec l'Amérique, par un article sur Saint-Nazaire, de M. C. Worth, capitaine au long cours. M. Pawlowski, rédacteur en chef du « Journal des Transports », publie un article très documenté sur le mouvement intérieur aux Etats-Unis. M. Balth public des intéressantes relations sur les Bourses de voyage autour du monde. Paraitront également deux articles sur « la France au Pérou ». L'un du lieutenant colonel Clément, ancien chef de la mission militaire française, sur « l'influence française » sur le mouvement des divers pays de la Colombie française, sur « la Colombie française », une étude intéressante de M. Coutaud-Dejean, chargé de mission du Musée Social et du gouvernement français, sur « l'hôtel des immigrants de Rio-de-Janeiro », etc. etc. Cette livraison contient encore des cartes et gravures, des « chroniques » sur le mouvement des divers pays d'Amérique, rédigées par les spécialistes les plus compétents, une revue commerciale très remarquable et une revue des périodiques. Le numéro : prix 2 fr. 50 - Numéro spécimen gratuit. Abonnement annuel : France, Alsace, Lorraine et Colonies : 24 francs. Amérique : 25 francs - Autres pays étrangers : 26 francs.

La Ligue Anti-Tuberculose.

Une collecte sera faite pour subvenir aux dépenses de cette organisation, les 22, 23 et 24 mai. La collecte pour la Ligue Anti-Tuberculose de la Louisiane, aura lieu, ainsi qu'il a été récemment annoncé, aux dates suivantes : Le 22 mai dans les « me et » wards. Le 23 mai de maison en maison. Le 24 mai dans le quartier commercial et les 1er, 2me et 3me precincts du 11 ward. Il est à espérer que tout homme femme et enfant de la Nouvelle-Orléans, voudra contribuer à cette œuvre qui est non seulement entreprise dans un but charitable mais aussi et surtout dans un but hautement social. Chacun en effet est intéressé à la lutte contre cette terrible maladie qui a nom la tuberculose, maladie dont les ravages sont si hélas que trop apparents, principalement dans les grandes agglomérations humales. Les nobles femmes qui, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, s'occupent de cette œuvre et ont organisé cette souscription, sont en droit d'espérer que personne ne refusera sa petite obole. On ne demande de chacun que la minime somme de 10 sous. Les fonds recueillis seront distribués entre la Ligue Anti-Tuberculose de la Louisiane, le Dispensaire des Femmes et le « District Nursing », trois organisations qui s'occupent à combattre la maladie, en soignant les personnes atteintes et en parvoyant à leurs besoins. Les efforts de la Ligue ne se bornent du reste pas qu'à cela; elle cherche à instruire le peuple en lui indiquant les soins hygiéniques qu'il faut observer pour empêcher et arrêter la propagation de la tuberculose. Cette œuvre est belle et utile entre toutes et aucune organisation ne mérite plus d'encouragements. Aussi chacun, grands et petits, mettra sans nul doute la main à la poche et répondra généreusement à l'appel du Comité de la Ligue.

Dans le golfe Persique.

Karachi, Indes, 18 mai - Le croiseur anglais « Fox » est parti ce matin en toute hâte, pour Bandar Abbas, port de l'île d'Ormuz, dans le golfe Persique, qui est sérieusement menacé par une bande d'Arabes. Ces derniers ont saisi les réservoirs et les aqueducs qui amènent l'eau potable dans la ville. Cent cinquante marins ont été débarqués du croiseur « Perus » pour garder la ville.

Mort de M. H. G. Lipscomb.

Nashville, Tenn., 18 mai - M. H. G. Lipscomb, directeur de la compagnie de chemin de fer Tennessee Central, président de banque et l'un des financiers les plus connus du Tennessee, est mort ce matin à Nashville, après une longue maladie à l'âge de 63 ans.

Attaque et vol

Joseph Brown, homme de couleur, domicilié rue Moss 1450, passait en face du Jockey Club, avenue Esplanade, hier matin, vers une heure, lorsqu'il a été attaqué par un homme masqué qui portait des habits de femme. Le malfaiteur lui a braqué un revolver au visage et l'a dévalisé. Le signalement du bandit a été donné à la police.

FRANCE-AMERIQUE,

Revue mensuelle du Comité France-Amérique. Siège social, 21, rue Cassette, Paris. Vie - Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, président.